

Michel Matysiak

La rencontre

Roman

Rue des Écoles / Littérature

L'Harmattan

La rencontre

Rue des Écoles

Collection dirigée par Jérôme Martin

La collection « Rue des Écoles » est dédiée à l'édition de travaux personnels, venus de tous horizons : historique, philosophique, politique, etc. Elle accueille également des œuvres de fiction (romans) et des textes autobiographiques.

Déjà parus

Picaudou Arpaillage (Mireille), *Ultime espérance*, roman, 2023.

Troin (Jean-François), *Même pas Vieux !*, 2023.

Diaz (Claude), *Le gris du ciel, le blanc des blouses, Destins croisés en milieu médical*, roman, 2023.

Beïret Montagné (Jean-Claude), *Trois vies, Histoires de vies bien remplies*, 2023.

Lévy (Dominique Rachel), *Anatomie d'une relation*, roman, 2023.

Pierre (Dubois), *Dépossession. Mémoires d'un musicien de l'ombre*, 2023.

Monceau (Ariane), *Le plus grand théâtre*, 2023.

Guérin (Richard), *Adieu l'EHPAD. Vive les tropiques !*, 2023.

Gisors (Philippe), *Un évangile selon Lazare ou L'homme sans ombre*, roman, 2023.

Lequel (Martin), *L'exproprié*, roman, 2023.

Lafond (Marie-Françoise), *Zonzon. Mémoires d'un perroquet*, 2023.

Bartholi (Jean-Michel), *Les Orgueilleux possessifs*, roman, 2023.



Ces douze derniers titres de la collection sont classés par ordre chronologique en commençant par le plus récent.

La liste complète des parutions, avec une courte présentation du contenu des ouvrages, peut être consultée sur le site www.editions-harmattan.fr

Michel Matysiak

La rencontre

Roman

L'Harmattan

© L'Harmattan, 2023
5-7, rue de l'École-Polytechnique ; 75005 Paris

<http://www.editions-harmattan.fr/>

ISBN : 978-2-14-033295-1
EAN : 9782140332951

Chapitre 1

Vers l'avenir

Giflés par une rafale de tramontane, une main sur leur chapeau l'autre dans la poche, Raymond, Cécilia et Jeannine, escortés de trois valises en carton, tels des cyprès courbés, attendent, avenue du Canigou à Saint-Féliu-d'Avall, le taxi de l'avenir, sous un ciel bleu clair immaculé.

Du campanile de l'église Saint-André, sept coups de battant résonnent dans l'air pour tancer ce vent sec et froid. « Tiens le voilà ! » dit Raymond, « Jeannine prend ta petite valise, je m'occupe des deux autres bagages et donne ta main à maman pour traverser l'avenue ».

Le long du trottoir d'en face vient se garer un superbe taxi Citroën AC4 Landalet à la carrosserie couleur crème et au toit peint de noir de mars. Une capote de toile noire recouvre à l'arrière un coffre à bagages au milieu duquel est visée une roue de secours noire centrée d'une coupelle chromée comme un gros bouton cousu. Sur les garde-boue au noir de bougie lustré et sur les chromes de la calandre et du pare-chocs avant à deux lames scintillent des éclats de lumière. Émile, le chauffeur est un ami de Raymond. Ils ont fréquenté les mêmes classes de la communale entre 1906 et 1912. Héros de la Grande Guerre, en reconnaissance de la Nation, il a été décoré de la Croix du combattant. Il habite toujours à la porte d'entrée du massif pyrénéen, à Prades, une petite ville à l'ouest de Saint-Féliu-d'Avall. Avec son revenu de chauffeur de taxi indépendant et sa pension de retraite de combattant, ce vieux garçon vit honorablement dans sa quiétude catalane. « Bonjour Raymond, alors c'est le grand départ !

- Ça y est Émile. Tu vois, nous sommes prêts à affronter une nouvelle vie.
- Vous avez bien du courage, avec ta femme qui attend un pitchoune et une petite de six ans.
- Ne me dis pas que tu te fais du souci ?

- Si Raymond, l'aventure ça peut être dangereux. Ha ! Quand j'étais dans le 16^e corps de Marseille, je suis monté dans le nord à arpenter la Lorraine, pour de l'aventure c'était de l'aventure, mais j'ai surtout vu sur le front des milliers de morts en quelques heures alors qu'on nous bourrait la tête dès le matin avec "Vous montez à l'assaut et dans quinze jours on a gagné !". Depuis, je préfère rester chez moi, les contrées lointaines, très peu pour moi.
- Mais Émile, nous n'allons pas à la guerre, j'ai une affectation de mon administration pour un emploi dans le protectorat français au Maroc.
- Hof ! La France là-bas n'est qu'une illusion. Ce pays appartient aux Marocains, nous n'avons rien à y faire. La colonisation est une aberration qui s'effondrera tôt ou tard.
- Nous en reparlerons, il faut y aller ».

Raymond prend le bras de son épouse, ouvre la portière et l'aide à monter sur l'imposant marchepied du taxi. Après s'être glissée sur la banquette arrière capitonnée en cuir à la teinte gris de Payne, elle allonge enfin ses jambes meurtries par la station debout prolongée. Jeannine prend place à son côté tandis qu'Émile range nos trois bagages dans le coffre. Le moteur se met à ronronner, Raymond entre à son tour dans l'habitacle feutré, à l'abri du vent. Émile passe la première en douceur tandis que Cécilia regarde par la vitre de la portière sans larmes, mais dans un soupir étouffé, pour la dernière fois, ce village auquel elle est attachée depuis son enfance.

« Et la maison, Raymond ? » demande Émile.

« Vendu depuis quinze jours, et le déménagement nous attend déjà sur le port d'Oran ».

Soixante kilomètres nous séparent de Port-Vendres notre destination. Passagers et chauffeur sont séparés par une grande baie coulissante en verre. Au-dessus de nos têtes, le toit était recouvert d'un tissu légèrement matelassé avec un motif floral aux nuances de gris ardoise et de gris acier. Dans le silence des premiers kilomètres, ce décor tapissier monotone, empreint de désarroi, cristallise une tristesse retenue de Cécilia, une sorte de solitude du parieur.

Après avoir longé la Têt, nous traversons Le Soler, petit bourg logé sur une terre argileuse jaune de Naples situé sur l'antique voie de La Romaneta. « Chaque fois que je passe ici, je repense à mon père qui pendant deux années avant la fermeture de 1910, travaillait à la gare de Le Soler, pour charger dans les wagons les colis de Byrrh, le quinquina français », rappelle Émile.

Légèrement en arrière sur la gauche, vers le nord, se dresse le géant Canigou au crâne blanchi par les premières neiges. Le taxi pénètre dans la banlieue de Perpignan, la Catalane, où quelques coups de volant plus avant nous contournons le Castillet aux briques rouge orangé et au marbre de Baixas. « N'oublie pas d'emporter avec toi notre Maillol » lance Émile. « J'ai toujours eu un faible pour ses corps féminins massifs, robustes, je dirai rustiques, mais tellement sensuels et épanouis. Tu ne trouves pas, Raymond ?

- Comment veux-tu que j'oublie, moi qui aime tant l'art ?
- Pour changer de sujet, je sais que je suis un peu obsessionnel avec ma guerre, mais notre Rivesaltaïs, le Maréchal Joffre, celui qui a réquisitionné des taxis lors de la bataille de la Marne, sans oublier Gallieni, est selon la rumeur très malade, il pourrait bientôt casser sa pipe.
- Qu'il parte en paix, c'est un homme courageux qui s'est donné pour la patrie même s'il a un caractère de cochon ».

Au loin sur la colline du Puig Del dominant la plaine du Roussillon, se détache dans un ciel bleu céruléum le Palais des rois de Majorque. « Ça va Cécilia ? » demande Raymond, soucieux de voir rougir le visage de son épouse.

« J'ai un peu chaud et mon ventre est ballotté par les soubresauts de la route.

- Il ne devrait pas y avoir de problème, le médecin nous a confirmé que l'accouchement ne se produirait pas avant la fin novembre, peut-être même début décembre.
- J'ai soif ». Raymond fouille dans le cabas et lui tend une bouteille d'eau. Sans être désaltérant, le liquide permet à Cécilia de s'hydrater. Nous approchons de la ville d'Elne avec sa cathédrale du XI^e siècle et son cloître de marbre blanc veiné

de bleu. « Ici c'est la terre natale d'un bon ami illibérien, Étienne Terrus » dit Raymond. « Il est décédé en 1922. Nous nous sommes rencontrés plusieurs fois dans la campagne catalane où il posait fréquemment son chevalet pour peindre ses huiles ou ses aquarelles. Un an avant sa mort, je lui ai acheté une aquarelle. Son style était très coloré et traduisait l'amour de sa terre ».

Dans le taxi, la chaleur devient agréable, le vent nous pousse par à-coups, et un sentiment de départ en vacances s'installe. Nous contournons par l'ouest Argelès-sur-Mer d'où émerge au loin, au-dessus des toits, le clocher tour de l'église Notre-Dame-dels-Prats, un vaste vaisseau de pierre austère au milieu des terres. « Holà, ma belle, tu es bien pâle ! Ça ne va pas ? » S'exclame Raymond.

« J'ai des nausées depuis un quart d'heure qui ne me lâchent pas.

- Émile arrête-toi vite ! ». Un malaise s'installe dans la voiture, les joues de Cécilia sont blêmes, creusées, sa respiration devient plus saccadée tandis que ses lèvres fines imprégnées de salive muqueuse se crispent au rythme des déglutitions réflexes. Émile ralentit et se gare sur le côté de la route à l'entrée d'une vigne. De part et d'autre du chemin de terre caillouteux se dressent des alignements de corps végétaux tourmentés, figés par le sommeil préhivernal, aux écorces lamellées et desquamées. Aux extrémités de leurs bras tendus, des bourrillons échevelés de sarments plient sous le souffle de la tramontane. « Viens chérie sortons de la voiture pour marcher un peu.
- D'accord. Tiens-moi, car avec mes petites chaussures je n'irai pas bien loin.
- Prends ton temps, nous avons un peu plus d'une heure devant nous.
- Papa, j'ai envie de faire pipi !
- Sors et fais pipi près de la voiture et ne bouge pas ! ». Jeannine s'accroupit en silence pour se soulager pendant que Cécilia se met à vomir abondamment. Pas de doute, il faut que tout cela sorte pour chacune. Au troisième spasme, l'estomac est enfin vide, Cécilia se redresse légèrement hébétée, mais quelque peu soulagée. Le reste du petit-déjeuner va nourrir les vers.

Raymond est soucieux pour la traversée, mais garde le sang-froid. « Ça va mieux ?

- J'ai la bouche pâteuse ». Un grand frisson d'acidité parcourt Cécilia dont la tête dans un réflexe se courbe comme une chenille dérangée.

« Tiens rince-toi la bouche » dit Raymond en lui tendant un verre rempli d'eau.

« J'ai faim.

- Je te ramène un morceau de pain. Appuie-toi sur ce gros rocher ». Raymond revient avec un quignon de pain. « Mâche tranquillement ».

Émile de son côté s'est éclipsé derrière un bosquet de cadés et d'arbousiers pour soulager un besoin tout naturel pendant que Jeannine jette des petits cailloux sur des moineaux insolents, mais trop alertes pour elle.

« Tu reprends un peu de couleur, chérie. Tes joues rosissent comme au printemps.

- Je me sens mieux. Pourtant, je n'ai plus eu de nausées depuis plus d'un mois. Ce doit être la voiture et la fringale, j'ai déjeuné tôt ce matin. Ne t'en fais pas, nous pouvons repartir ».

« Franchement, tu es courageuse Cécilia » dit Émile avec son accent chantant. À nouveau installés dans le taxi, nous repartons sur nos quatre roues pneumatiques. Au détour d'un virage vers le sud, la mer se dévoile pour le plus grand plaisir d'Émile, « Raymond, tu vois là-bas sur la gauche la plage du Racou ?

- Oui. Ce sont de très bons souvenirs. Avec Cécilia, nous avons passé plusieurs étés dans un cabanon avant la naissance de l'aîné. La vie s'écoulait simplement avec une certaine insouciance. Tôt le matin, nous crapahutons au pied des rochers, derniers orteils des contreforts de l'Albères, à la recherche de quelques oursins, une paire de ciseaux à la main. À chaque trouvaille, un frisson de plaisir parcourrait notre peau jusqu'à nos bouches inondées de salive devant ces petits sacs d'œufs rouge corail.
- Holà camarade ! Tu me donnes faim. Un plateau d'oursins bien frais avec quelques gouttes de citron, à la petite cuillère,

le paradis sur terre. L'année dernière, j'ai goûté un petit vin rosé du Domaine du Tambour à Banyuls, le petit Jésus en culotte de velours ! Ici la cuisine catalane est sans beurre et sans reproche » s'esclaffe Émile satisfait de son jeu de mots.

- Gourmand et blagueur ! Elle est bien bonne, je te l'accorde. Cécilia adore nager surtout depuis l'avènement pour les femmes du maillot une pièce. À ce propos, dans un article du journal déjà ancien, il était rapporté qu'une nageuse australienne, je me souviens encore de son nom, Annette Kellerman, s'était exposée sur la plage de Boston dans un maillot de bain une pièce moult, tu me croiras si tu veux, elle fut poursuivie pour outrage aux bonnes mœurs. Un comble ! Tous des bigots ! N'empêche qu'il y a cinq ans, alors que nous étions sur la plage, un mec de la police des mœurs tournait pour vérifier que les femmes sur la plage ne portaient pas de costumes de bain trop courts, soit pas plus de cinq centimètres au-dessus du genou. Chance pour lui, il ne s'était pas approché de nous. Sinon du haut de mon mètre quatre-vingt-dix, je l'aurais renvoyé chez la reine Victoria !
- Encore ces incapables du deuxième gouvernement Painlevé. Mais la révolution de l'émancipation des femmes est en marche, ils ne pourront pas la stopper. Depuis 1925, Coco Chanel est passée par là en créant des décolletés séduisants et prometteurs pour les femmes. Finalement, la plage est enfin devenue un lieu de liberté et de plaisir. Pétard, j'en ai vu de belles sirènes sur le sable cet été.
- Chérie, il me semble que tu as bien un parfum de chez Chanel.
- Si señor, Bois des îles, un parfum exotique qui exhale le bois de santal. C'est Julie ma tante qui me l'a offert pour mon anniversaire il y a deux ans ».

Neuf heures vingt, nous arrivons à Port-Vendres, ce dix-huit novembre 1930, pour embarquer à dix heures trente sur le paquebot El Biard affrété par la Compagnie de Navigation Mixte à destination d'Oran. Depuis la conquête de l'Algérie en 1830, il y a tout juste un siècle, Port-Vendres est devenu un port de commerce important vers l'Afrique du Nord. Émile stoppe devant la gare maritime flambant

neuve qui fut inaugurée en septembre l'année dernière. Les quais sont bondés de marchandises tandis qu'une foule bruyante de passagers et d'accompagnateurs s'agite tels des fourmis sous les arcades du rez-de-chaussée de la gare maritime. Nous sommes entourés de militaires en uniforme, de fonctionnaires costumés et chapeautés, d'ouvriers et de paysans en quête d'un nouveau départ, d'un destin à accomplir.

« Bon, la famille Chantrel, je vais m'en retourner. Viens pitchoune que je t'embrasse ». Émile se penche pour déposer un baiser sur la tête de Jeannine. « Cécilia, j'espère que la traversée sera calme et que tout se passera bien pour l'accouchement du bébé », et il la prend affectueusement dans ses bras. « Raymond, je ne sais pas quoi dire. Tu vas laisser un grand vide dans ma vie, ce ne sera plus comme maintenant. Prends bien soin de toi mon ami. Allez dépêchons avant que saigne mon cœur de minot ». Les yeux rougis et les joues creuses, ce grand roseau de Raymond se courbe vers Émile et l'enserme avec tendresse, « Émile, impossible de savoir quand nous pourrions revenir, mais je sais que je ne t'oublierais jamais ». Les deux hommes s'embrassent puis se délient. Avec un rire voulant briser l'émotion, Émile lance « Envoie-moi une carte postale de temps à autre, je les montrerai aux copains de l'ancienne armée coloniale et on boira à ta santé.

- Avec plaisir ».

Un regard sur l'horloge de la gare maritime accélère la vie de Raymond, « Holà ! Il est dix heures, je dois aller nous faire enregistrer au poste des douanes. Merci pour tout Émile, soit prudent pour le retour ». Émile salue de la main une dernière fois le trio d'amis, se retourne et disparaît dans la foule, digéré par une amibe humaine. Les cœurs sont lourds d'émotion, mais le présent et le grouillement de la multitude font implacablement valoir leurs droits. Les masses détestent les temps morts, les introspections, les regards affectifs, ces freins à l'action. Il faut éviter de trop penser pour oublier nos conditions individuelles et nos finitudes.

Des affiches colorées sont collées sur les murs, une présente au premier plan un agave en rosette de feuilles succulentes courbes aux bords épineux, en son centre jaillit une hampe florale aux fleurs tubulaires. À l'arrière-plan est peint le port de Port-Vendres, avec en contrebas un paquebot en partance. L'accroche publicitaire indique

« ALGER ORAN PAR PORT- VENDRES la traversée la plus courte, dans les eaux les mieux abritées ».

L'El Biard, navire de plus de cent mètres de long, un franc tillac avec une teugue à l'avant, est amarré le long du quai. Ces deux longues cheminées cerclées d'un anneau blanc aux initiales CNM, tels des événements d'un volcan, laissent échapper des fumerolles blanches peu actives. Deux grandes écoutilles blanchâtres sont plantées en quinconce des cheminées, et au milieu du pont trône un petit château prolongé vers l'arrière par deux ponts passagers. Une dunette finit d'habiller l'arrière du paquebot. Devant ce monstre, nos pensées tentent d'appréhender un séjour de dix-neuf heures sur ce bâtiment d'acier pour une arrivée prévue à sept heures de matin au port d'Oran.

Sur le quai, il est impossible de voir la mer pour apprécier son mouvement. Dans le port, la surface de l'eau porte quelques ridicules poussées par l'air du large au-dessus de la jetée. La cale de l'El Biard a commencé à engouffrer des grains, des légumes, des fruits et des tonneaux de vin. Sur le quai d'en face, dans un grincement de poulies et de cris de commandement, des grues et des dockers portefaix s'activent à décharger un navire-cargo de sa cargaison de caroube. À quelques dizaines de mètres de sa poupe en contrebas, un modeste chalutier apponte auréolé d'une escorte de mouettes rieuses très bruyantes.

« Suivez-moi, nous devons nous présenter sur la ligne numéro trois », dit Raymond. Quelques minutes plus tard, un agent de la Compagnie hurle « Les passagers de troisième et quatrième classe, à l'embarquement ! ». Il décroche le cordon, libérant une colonne humaine bien décidée à gravir la passerelle de quai comme des alpinistes avec leurs bagages en main, car il n'y a pas de porteurs pour ce type de voyageurs. Seuls ceux de la cinquantaine de passagers de première classe ont ce privilège.

« Cécilia ne regarde pas en haut, regarde tes pieds et monte calmement en te tenant fermement à la rambarde, je suis derrière toi. Jeannine, suis-moi ! ». Et Cécilia se met à gravir cette pente de fer comme un chemin de croix avec ses petites jambes gonflées pour atteindre une place au ciel.

Arrivée sur le pont principal, à l'acmé de sa peine, elle souffle comme un cétaqué et sue telle une jument. « Je n'en peux plus, j'ai besoin de m'allonger un moment.

- Tiens allonge-toi dans cette chaise longue ».

Le trio familial arrivé sur le pont, tel un bouchon de champagne expulsé, libère enfin le chemin de la passerelle qui se vide comme un torrent de fourmis alertes, guidées par les phéromones des cabines ou des transats de pont. Jeannine est émerveillée par l'ampleur de la surface qui s'ouvre devant et derrière elle, même si les dimensions sont plus modestes que celles des plateformes d'un paquebot transatlantique. C'est un lieu exceptionnel, irréel, plat et lisse où certains déambulent et d'autres se dirigent à l'avant du navire vers la balustrade pour s'accrocher comme des étourneaux sur un câble à haute tension. Autour de l'écoutille de proue s'est regroupée la gent de la première classe au rang social affirmé. Des élégantes, fleurs d'automne, tigelles anthropomorphes, sont coiffées de chapeaux toques fleuris ou emplumés, certaines affichent même des Schiaparelli en paille et raphia. Les messieurs, quilles moustachues, portent des costumes de laine rayés, noirs ou gris, et sont coiffés de chapeaux de feutre en poils de lièvre aux couleurs assorties. Des bichons maltais et des chihuahuas espiègles sont assis en laisse au pied des robes et des chaussures vernies. Loin de cette foule verbeuse, la petite famille catalane file à l'arrière du pont principal, où appuyé au bastingage, Raymond grille une cigarette. Au-dessus de leurs têtes, un mât arrière est fixé par des élingues obliques, sifflantes sous le vent, tandis qu'à l'extrémité de la poupe un drapeau français ondule irrégulièrement.

« Jeannine, viens ! Les manœuvres d'appareillage commencent.

- Qu'est-ce qu'ils font ?
- Ils larguent les amarres. Tu entends les cris des marins aux cabestans qui guident la manœuvre de l'aussière et le sourd cliquetis métallique de la chaîne de l'ancre dans l'écubier.
- Papa, il enlève le pont !
- La passerelle, ma fille ».

La voix rugueuse et éraillée de la sirène déchire l'air tandis que le paquebot tel un continent dérive imperceptiblement du quai, créant un hiatus liquide de plus en plus large. Nous quittons la terre sur notre îlot de métal.

Les personnes restées à quai, membres des familles, amis et promeneurs, agitent leurs bras et leurs mains comme des tiges de blé mouvantes pour un au revoir ou un dernier adieu. « Écoute-les, ma fille, ces "Bon voyage, bonne chance, au revoir" qui montent jusqu'à nous. Ils nous rappellent que petits terriens, nous partons à l'aventure sur une coquille de noix, et que peut-être, reviendrons-nous un jour si nous avons de la chance. Pas de doute, c'est rassurant ».

Trois sardiniers aux coques pointues multicolores, rouge, jaune et violet, barbotent dans le port entre les navires à quai avec leurs voiles latines triangulaires presque affalées, chargés d'une dernière provende poissonnière avant l'hiver. Le paquebot glisse graduellement vers l'ouverture du port entre la redoute du Fanal à bâbord et le Feu métallique de la môle à tribord, à l'extrémité de la jetée. Ce phare ressemble à un gigantesque insecte avec ses six longues et fines pattes tubulaires d'acier blanches plaquées de rouille dont la tête est une caisse hexagonale métallique blanche chapeautée d'une lanterne rouge carmin. Avant de virer de bord au sud-ouest, Raymond jette un dernier regard vers la senestre en direction de l'anse de la Mauresque surmontée de son fort Vauban. Le virage nous ouvre sur la haute mer du golfe du Lion.

Le port de Vénus s'estompe dans des couleurs impressionnistes, la terre se dissipe, elle ne nous regarde plus. Le regard fixe, Raymond pointe son doigt vers une extrémité rocheuse des Albères et dit à Jeannine « Souviens-toi, dès que tu reverras la tour Madeloc, tu sauras que tu es de retour au pays. »

Le bateau vomit une fumée noire fuligineuse, pendant que nous flottons sur ce continent liquide unissant les peuples de son pourtour. Toujours accoudés au bastingage, nos corps sont balancés par le roulis et nos esprits commencent un voyage intérieur.

Alors que son regard glisse sur cette plaque ondulée liquide, l'esprit de Raymond se teinte d'inquiétude. Il sait qu'ils ne connaissent personne ni sur ce bateau ni sur la terre d'en face, hormis Huguette, la tante de Cécilia, qui doit les accueillir à Oran avant leur transfert à Safi via Casablanca sur le territoire marocain. Ils sont des passagers entre deux rives, citoyens français d'un côté, conscient de ce qu'ils laissent, mais étiquetés colons sur l'autre bord, alourdis d'un passé guerrier et colonisateur.

Le soleil passe au zénith, « Allons prendre possession de notre cabine » dit Raymond.

« Aide-moi à me relever » demande Cécilia.

« Prends mon bras. Hé bé ! Madame a pris du poids.

- Tu ne manques pas d'air, mufle !
- C'est une plaisanterie, Cécilia, détends-toi.
- J'espère, car sinon je ponds sur le pont.
- Ô, pas de blagues ! Il ne manquerait plus que ça.

- Tiens, tu as la trouille ! Je plaisante. Je ne te ferai pas ce sale coup, pauvre chéri ». Les deux valises à la main, Raymond blêmit, tandis que Cécilia affiche un petit sourire satisfait.

À dix milles de la Costa Brava, au niveau de Aigua Blava, Raymond entre dans le salon principal à la rencontre d'un officier, « Bonjour ». Ce dernier salue Raymond avec sa main droite tendue sur le bord de sa casquette, « Que puis-je pour votre aide ?

- Je cherche la cabine 173.
- C'est au troisième pont à bâbord. Vous prenez l'escalier que vous voyez à droite et vous montez.
- Merci. »

D'un regard en coin, les yeux mi-clos, Cécilia maudit d'avance cet escalier et sa condition de future parturiente. Raymond en retrait avec les deux valises et le cabas sous le bras n'ose prononcer le moindre mot. L'air détaché, mais conscient du périlleux parcours, il attend avec sagesse que son épouse se mette en mouvement. Les poings serrés, les yeux dans la moquette, Cécilia s'avance vers l'escalier. Elle agrippe la main courante et bougonne en passant d'un pied sur l'autre, « Font braire ces marches, elles sont trop hautes comme si j'étais un sauteur en hauteur. Eh bien c'est loupé. Les alpinistes, eux, portent leurs sacs sur le dos comme les tortues alors que moi je le porte sur le ventre, et à chaque marche, je me donne un coup de genou dans la besace. J'adore ! Sans compter que j'ai le bas du dos en marmelade. ». Les joues rougies, les yeux furieux et l'âme vexée, elle poursuit son ascension. Raymond et Jeannine, les deux sherpas, suivent en silence, sans quitter du regard la mère et le premier entrepont. Une fois atteint, Cécilia prend son virage et se hisse d'un pas de lapine callipyge au premier pont où elle souffle deux bonnes minutes sans mot dire puis ôte son chapeau qu'elle donne à sa fille. Ni sa détermination ni sa rougeur ne fléchissent, « Je t'aurai » marmonne-t-elle. Au deuxième pont, son souffle devient très court, ses jambes incertaines et son regard sont perdus. Raymond dépose rapidement les valises, « Ho ! Ma belle. Calme. Viens t'asseoir. Tu es magnifique. ». Un tendre sourire illumine les lèvres de Cécilia. Un quart d'heure plus tard, ballottée par un vent froid sous un ciel bleu gris, la famille Chantrel atteint le troisième pont et la cabine.

« Enfin, un repos bien mérité. Jeannine, tu dormiras dans la couchette au-dessus de maman et je prendrai celle en bas à côté d'elle.

- Chéri, aide-moi à ôter mon manteau, je vais m'allonger un moment. Tu peux descendre avec Jeannine vous balader et profiter de la vue.
- Si tu as faim, je te laisse le cabas avec ton sandwich, des fruits, une bouteille d'eau et le thermos de café. Je prends les journaux.
- Merci. Sauvez-vous. Vous me raconterez. Hum, ça gigote là-dedans, j'espère qu'il va se calmer » dit Cécilia en posant sa main sur son ventre.

En redescendant, Raymond et sa fille s'attardent sur le pont-promenade des secondes classes avant d'entrer dans le vaste abri-terrasse entouré de glaces. Au travers des vitrages, ils observent, fascinés, médusés et inquiets, la proue saillante du navire qui fend les flots, les projetant jusqu'au pont principal en gerbes d'écume de blancs en neige brodées de milliards de gouttelettes salines. Raymond laisse échapper « La houle s'enfle, je n'aime pas ça. Depuis que nous avons passé la latitude de Barcelone, le ciel a changé, le vent s'est renforcé. Il faudra bien se tenir, ma fille, quand nous circulons sur ce bateau. »

Tous les passagers se sont répartis dans la salle à manger pour déjeuner ou au bar fumoir, à quelques pas du salon. Dans un décor simple et confortable, Raymond et sa fille s'asseyent dans deux fauteuils du salon, « Tu vois la grande porte, je vais au bar juste en face pour chercher un café et deux gâteaux. Qu'est-ce que tu veux boire ?

- Du lait.
- D'accord. Ne bouge surtout pas de ton fauteuil. C'est promis ! »

Raymond s'éloigne inquiet, en jetant plusieurs regards en arrière, jusqu'à atteindre la porte du salon qu'il pousse tout en la retenant pour ne pas perdre le contact avec sa fille. Contraint, il laisse cette porte se fermer sur lui et accélère le pas jusqu'au bar où il doit attendre que le barman finisse de servir trois personnes assoiffées. Inquiet, en une explosion de mots, il demande « Un café, un verre de lait et deux gâteaux s'il vous plaît.

- Trois francs ! Un plateau ?
- Oui, merci. »

Le plateau en main, il fait volte-face en évitant les personnes à proximité et met le cap sur le salon. Poussant la porte, ses yeux radars cherchent le fauteuil de sa fille. L'accommodation est angoissante dans cette multitude. Une scène vue dans un sens et bien différente de la même scène regardée en sens inverse. Et puis, la tête de la gamine ne dépasse pas. Dans son souvenir latent, une plante retombante était proche des deux fauteuils. Il avance lentement, balayant toute la pièce lorsque ses yeux fixés sur un pot art déco, planté d'un végétal aux feuilles lamellées, Raymond s'avance en appelant « Jeannine, c'est papa ! ». Pas de réponse. Le plateau tremble, il réitère inquiet « Jeannine, tu es là ? ». Quelques pesantes secondes s'écoulent avant d'entendre « Coucou papa, je suis ici.

- Merci mon Dieu. J'arrive !
- Tu as fait vite.
- Oui, j'ai fait au plus vite, mais je n'étais pas tranquille de te savoir seule dans ton fauteuil. Allez dégustons nos mille-feuilles tranquillement.
- Hum, c'est bon.
- Avance-toi au-dessus de l'assiette pour ne pas mettre des miettes partout. »

Plus un mot, le silence du sucre s'invite. Leurs regards se croisent, leurs paupières tamisent la lumière pour retrouver la sensualité gustative atavique de la douceur sucrée, pendant que le temps s'écoule lentement dans une bulle protectrice hors du bourdonnement ambiant. Après la dernière bouchée, le vacarme des conversations éclate de nouveau. Raymond avale une gorgée de café, « Papa, est-ce que le père Noël passe aussi au Maroc ?

- Il me semble que oui, mais je me renseignerai.
- Alors je peux écrire ma lettre ?
- Cela ne te coûte rien d'essayer. Qu'est-ce que tu vas lui demander ?
- Une poupée avec des cheveux blonds comme moi avec une belle robe longue bleu et rose et une boîte de crayons de couleur.
- Bien. Tu as deux semaines pour écrire et maman postera ta lettre. »

La tasse aux lèvres, Raymond parcourt du regard, la société du salon composée de petits-bourgeois, de professeurs, sûrement aussi de médecins et de représentants de l'administration française, comme lui,

venus chercher une opportunité professionnelle avec quelque avancement pécuniaire.

Derrière lui, deux cercles de quatre fauteuils sont occupés par quatre hommes pour l'un et par de deux couples pour l'autre. Sur la table du quatuor masculin sont posés trois verres ballons contenant du Cognac orangé vermeil, tandis qu'un des convives aux moustaches retroussées, son verre à la main, narre une histoire de paquebot. « Là nous sommes tous les quatre confortablement assis en toute insouciance, mais la mer est parfois une plaine insidieuse.

- Allez, tu charries !
- Prenez une goutte et écoutez bien. En janvier 1920, il y a déjà dix ans, le paquebot Afrique quittait les quais de Bordeaux. Quatre jours plus tard dans la nuit, il faisait naufrage à quarante kilomètres au large des côtes vendéennes après avoir heurté un bateau-phare. Il sombrera après une longue agonie de vingt et une heures postérieurement à son signal de détresse. À son bord ont péri trois cents fonctionnaires coloniaux avec femmes et enfants.
- Quelle horreur !
- Et ce n'est pas tout, ont aussi été engloutis cent trente hommes d'équipage et un peu moins de deux cents tirailleurs sénégalais démobilisés après la Première Guerre mondiale. À quoi il faut rajouter vingt missionnaires accompagnant Monseigneur Hyacinthe Jalabert, évêque de la Sénégambie.
- Y a-t-il eu des rescapés ?
- Pas grand monde, juste une trentaine de passagers.
- Je n'étais pas au courant.
- L'affaire s'est perdue dans le temps. Déjà dix ans de procédure judiciaire qui ont abouti à un jugement favorable pour les familles, mais la compagnie de navigation a fait appel de cette décision qui est toujours pendante, dans l'indifférence générale.
- Nous ne savions pas que la France avait eu son "Titanic".
- Ici on ne risque pas une collision avec un iceberg, mais il y a parfois d'autres dangers.
- Sympa l'ambiance, de toute façon nous sommes voués à mourir un jour, alors buvons à la santé de Poséidon pour qu'il nous accorde une mer calme et sereine. »

Raymond impressionné par cette histoire, est prêt aussi à faire un vœu pour que son premier voyage en mer se poursuive sans drame.

Imperceptiblement, il tourne la tête vers sa droite en direction des deux couples. Une tout autre scène se joue. Un homme d'âge mûr est accompagné d'une femme blonde pimpante dont le compteur des ans n'a pas beaucoup tourné. « Je ne sais pas si vous êtes comme moi, mais depuis que nous sommes en mer, je ressens comme si j'étais affranchie de tout ce qu'hier m'opprimait ou empoisonnait ma vie. », pérore la blonde. La jeune sirène brune de l'autre couple, lui répond avec malice, « Oui comme si l'air du large était aphrodisiaque.

- Dans le respect des apparences, il est vrai que l'on se sent libre » poursuit la blonde libellule.

Le regard au plafond, Raymond constate avec ironie que le jeu millénaire de la séduction est tout ce qui intéresse ces personnages de Feydeau.

Brusquement un sous-officier pousse avec vigueur la porte du Salon, « Dauphins à tribord ! Dauphins à tribord ! » S'exclame-t-il. Dans l'instant comme une nuée d'oiseaux migrateurs, les passagers s'engouffrent dans le goulot de la porte en gesticulant et brailant comme des bernaches en direction des bastingages à tribord.

« On va voir papa ?

- Bien sûr ma fille. Tu vas me tenir fort la main, car le vent souffle. »

Arrivés sur le pont, père et fille contournent le bloc central vers la rambarde à tribord. Raymond s'accroupit derrière Jeannine et l'enserme de ses bras tandis qu'elle agrippe la barre d'acier. En contrebas, la mer est formée et le navire tangue au rythme du passage des vagues fendues. « Je ne vois rien, où sont les dauphins, papa ?

- Attends un peu, habitue ta vue au mouvement des vagues. Tiens regarde, ils sont là un peu plus loin sur la droite, tu les vois ? Suis mon doigt.
- Ha oui ! Il y en a un qui saute, et encore un autre.
- Ce sont de Grands Dauphins qui sont au moins deux fois plus longs qu'un homme. Tu vois son aileron arrondi et sa nageoire caudale ? Elle est au bout de la queue, plate et horizontale. En la frappant sur l'eau, le dauphin peut sauter très haut au-dessus des vagues en une courbe majestueusement grise argentée.
- Allez sauter ! Sauter !
- Tu as de la chance de voir des dauphins. Tu t'en souviendras ?
- Oui, c'est beau.

- Si nous rentrions ma fille. Nous sommes couverts de sel humide et je ne voudrais pas que tu attrapes mal. »

D'une marche rapide, en prenant appui sur la paroi métallique, ils remontent au premier pont pour prendre place sur deux fauteuils dans l'abri-terrasse. Raymond sort son mouchoir, « Viens que je t'essuie le visage » puis il essuie le sien. Tous deux saisis par le froid, l'atmosphère chaleureuse du lieu les amollit lentement jusqu'au réconfort. « Quand tu seras grande et que tu voyageras, il faudra que tu ailles visiter le Palais de la reine à Cnossos. Dans sa salle de bains, tu pourras admirer une magnifique fresque figurant des Dauphins bleus aux ventres blancs.

- Je t'emmènerai.
- C'est d'accord. Lorsque tu iras à l'école, tu apprendras aussi des poèmes de Jean de La Fontaine comme le singe et le dauphin.
- Raconte-moi !
- Je ne me souviens plus des vers, mais je me rappelle que lors du naufrage d'un navire, un dauphin sauvait les hommes de la noyade, c'est la règle, et parmi les naufragés, il y avait un singe. Le dauphin le prit pour un homme, le soutint et commença à le porter vers la terre. Le dauphin demanda au singe s'il était athénien et le singe lui répondit que oui en se faisant passer pour un homme. Indigné par ce mensonge, le dauphin le replongea dans la mer. La morale de cette fable est qu'il ne faut pas se vanter de ce que l'on n'est pas et parler de tout alors qu'on n'a rien vu.
- C'est comme avec Olivier, un copain de classe, monsieur je sais tout. »

Raymond sort de sa poche l'Illustration du 15 novembre 1930 avec en couverture une photographie des fêtes du couronnement à Addis-Abeba où l'empereur d'Éthiopie a reçu l'hommage d'un de ses grands vassaux. Dès les premières pages, Eversharp faisait sa publicité pour ses porte-plume, et Claverie celle de ses gaines corset et ceintures. Après avoir feuilleté nonchalamment les feuilles du magazine, il s'attarde à lire « Mon curé chez les pauvres », une pièce en cinq actes d'André de Lorde et Pierre Chaine.

À son côté, un couple lit un article du Petit Journal intitulé « Les indésirables » dans la rubrique « Le fait de la semaine et les échos de partout » d'Ernest Laut. « Tu vois chérie, il a raison ce journaliste, la

France qui a une longue tradition de terre d'accueil des exilés et des proscrits d'autres pays pour des causes politiques, et bien maintenant on entre chez nous comme dans un moulin ! Et les aubains pullulent ! Ils ne viennent pas chez nous pour gagner leur vie honnêtement, ils volent et trichent. Il y a vraiment trop de pêcheurs en eau trouble qui profitent de notre hospitalité.

- Oui, il est grand temps de s'occuper de cet état de choses.
- D'autant plus que nous avons aussi d'autres indésirables avec les agitateurs politiques.
- Sûr, que nous sommes las de servir de champ clos à tous ces exaltés de la politique, ces anarchistes, communistes, bolchevistes, et antifascistes.
- Ha ! Mais, c'est qu'on les expulse en leur demandant gentiment où ils veulent aller. Je te foutrai tout ça à la mer sans consentement.
- Et tu sais pourquoi ils choisissent tous la Belgique ?
- Parce que la frontière est une passoire.
- Oui, la France est permissive. L'État, à la frontière ne se préoccupe que de défendre ses intérêts économiques, il se fout totalement des grands intérêts moraux du pays » clôture l'homme à moustache et aux petits lorgnons posés sur deux pommettes rouge grenade.

Cette conversation attire l'attention de Raymond qui ne peut s'empêcher de marmonner à mi-voix, « Cul-bénit de bourgeois de droite, ils veulent non seulement le capital, mais ils ont l'obsession de la sécurité et de l'entre-soi. Qu'est-ce que ce doit être dans le Protectorat. En cas de conflit, ils pourraient facilement virer fascistes.

- Plaît-il, il me semble que vous m'avez adressé la parole, Monsieur ? » dit le mari.

« Non, je me parle à moi-même. Je viens de me souvenir que j'ai un très bon ami communiste à la Chambre des députés à Paris qui s'est opposé à la guerre du Rif en 1925 et qu'il passe son temps à défendre les immigrés et à lutter contre les fascistes. Rien de plus.

- Monsieur, vous n'êtes qu'un traître socialiste !
- À votre service, Madame, Monsieur. ». Le couple, vexé, se lève et cède la place.

Raymond revigoré dit à sa fille, « Jeannine, tu veux que je te raconte une blague. Un docteur s'adresse à son patient - j'ai un client qui buvait comme vous ; ça la rendu aveugle. - Ô ! Moi, docteur, pas

de danger ; quand j'ai une cuite, je vois double ! C'est marrant, non ? ».

La petite s'est endormie, la pendule marque dix-sept heures trente et Raymond reprend son journal pour se plonger « Aux confins sahariens de l'Atlas ». Quelques minutes plus tard, le sable chaud amollit son esprit, et lui ouvre la porte du rêve, sa joue appuyée sur la paume de sa main. Bousculé par un homme qui retourne vers le pont, Raymond s'éveille en sursaut « Holà Monsieur ! »

- Veuillez m'excuser de vous avoir réveillé.

- Ça va, il n'y a pas de mal. »

« Quelle heure est-il ? » se demande Raymond, les paupières encore mi-closes. L'horloge indique presque vingt heures. « Jeannine, ma puce, réveille-toi, la nuit est tombée, nous allons rejoindre maman ».

Sieste close, rêve oublié, Jeannine se lève un peu hébétée pour suivre son père. Les ponts sont illuminés sous un ciel noir sans étoiles, où seuls scintillent les feux d'artifice de perles salées projetées au-dessus de la coque du navire. À la latitude entre Dénia en Espagne et l'île d'Ibiza dans la mer des Baléares, au loin à bâbord, au sud d'Ibiza, un halo de lumière est à peine perceptible. Fouettés par le vent, Raymond et Jeannine remontent les rampes d'escalier jusqu'au troisième pont. Le père ouvre délicatement la porte pour ne pas déranger Cécilia dans son sommeil. Mais dans la pénombre, Cécilia ne dort pas, « Vous voilà enfin. J'angoisse, je n'arrête pas d'avoir des contractions de plus en plus rapprochées et j'ai très mal. Ce n'est pas bon signe, je crains d'accoucher ce soir. Descends prévenir le commandant pour l'avertir, et qu'il trouve un médecin. ». Cécilia présente un visage défait, émacié par la douleur et brillant de sueur. Raymond repasse aussitôt la porte de la cabine et dévale les escaliers, traverse la coursive bâchée, mais ouverte sur la mer à la recherche d'un officier de pont. Quelques foulées plus avant, il en rencontre enfin un, « Bonsoir, je voudrais voir le commandant de bord, c'est urgent !

- Je vous accompagne. Suivez-moi.

- Merci. »

Arrivé à la porte de la cabine de commandement, le marin toque « Officier de pont demande à voir le commandant !

- Entrez, qui y a-t-il ?

- Ce passager demande à vous voir pour un problème urgent.

- Approcher. Quel est votre problème ? » demande le commandant à Raymond.

« Commandant, je viens vers vous, car mon épouse est en train d'accoucher. Nous sommes à la cabine 170 en troisième classe. Il faudrait que le médecin du bord vienne l'aider.

- Mais nous n'avons pas de médecin à l'effectif, juste un sous-officier qui fait office d'infirmier pour les hommes de l'équipage. À bord, personne parmi le personnel navigant n'est qualifié pour un accouchement et nous n'avons aucun matériel pour accueillir un nouveau-né. Il n'y a qu'une seule solution, je vais faire un appel général pour voir si un médecin se trouverait parmi les passagers. Lieutenant, branchez-moi sur les haut-parleurs : "Ici le commandant de bord, je demande toute votre attention, une passagère a besoin d'une assistance médicale de toute urgence. Si un médecin, une infirmière sont parmi vous, je leur demande de venir au poste de commandement dès maintenant". Monsieur, il ne reste plus qu'à attendre et espérer.
- Merci commandant. »

Le sable du temps s'écoule lentement. L'attente est interminable. Et là-haut, Cécilia se tord de douleur. Le commandant réitère son appel, lorsqu'un homme avec une valise à la main se présente au poste de commandement, « Bonsoir, je suis le docteur Jules Anselme, médecin généraliste, où est la patiente ?

- Au troisième pont. Je suis Monsieur Raymond Chantrel, le mari, et ma femme est en train d'accoucher. Venez vite, suivez-moi. »

Le commandant donne l'ordre au maître de pont faisant fonction d'infirmier de venir assister le médecin lequel demande « Qu'il apporte des linges propres, de l'eau chaude et de l'alcool officinal. S'il n'y a pas d'alcool, une bouteille de whisky fera l'affaire ».

À nouveau, il faut entreprendre la traversée de la course en pleine tempête. Les vagues sont devenues dangereuses, certaines scélérates viennent nous surprendre en plein visage, et la lune entre les nuages sourit au spectacle d'une bouche lumineuse en croisant. Au loin claquent des arcs d'éclairs épars. La tension est palpable, le roulis force. La proue pique du nez vers l'abîme fougueux et effervescent, pour se redresser dans sa puissance et fendre les crêtes de vagues de cette mer fumante et obscure. Il fait froid, les flancs du navire résonnent d'un bruit sourd de tambour métallique. Dans sa mémoire,